



## Les Garçons sauvages

De Bertrand Mandico  
Avec Pauline Lorillard, Vimala Pons, ...  
France – 28 février 2018 – 1h50  
V.F

Jeudi 05 avril 2018 21h00  
Dimanche 08 avril 2018 11h00  
Lundi 09 avril 2018 19h00



Avec *Les Garçons sauvages*, Bertrand Mandico ouvre la voie à un cinéma pulsionnel et onirique, romantique et punk, et parvient à réinvestir le film d'aventures sans jamais rien céder sur la forme. Dès les premières images, le spectateur est en proie à la sidération : alors que défilent des plans somptueux, on se demande depuis quand on n'avait pas été aussi ébloui au cinéma. Or à cet émerveillement visuel s'ajoute immédiatement l'impression d'être entraîné dans un récit déroutant et d'accoster en terre inconnue. Film génial et culotté, *Les Garçons sauvages* tient toutes ses promesses et apparaît d'ores et déjà comme une des plus belles surprises de l'année.

Originellement issu du monde de l'animation, Bertrand Mandico s'adonne depuis de nombreuses années à la photographie, à la musique, au dessin, et à l'écriture. Ce touche-à-tout est aussi connu pour ses courts et moyens métrages dont l'univers baroque, érotique et facétieux n'en finit pas de surprendre. Plus de vingt ans après ses débuts, on ne peut que se réjouir de la sortie du premier long de Bertrand Mandico, qui vient encore enrichir son répertoire et défricher de nouveaux territoires cinématographiques.

Le film s'ouvre sur une séquence nocturne paroxystique, pleine de confusion, de cris et de fureur. On reconnaît une plage, jonchée de débris de bouteilles et parsemée de feux allumés, qui fait d'abord penser à une scène de guerre, d'insurrection ou encore à une rêverie hallucinée, impression renforcée par l'usage sublime du noir et blanc. Ce déchainement de violence énigmatique ne trouvera son explication qu'à la fin du film : une voix *off* et un passage momentané à la couleur interrompent l'action pour retracer l'itinéraire des personnages via un récit rétrospectif à la première personne.

Galvanisé par cette introduction fiévreuse, le spectateur découvre alors cinq jeunes garçons de bonne famille que l'insoumission et la frénésie ont conduit à commettre un crime sauvage. Impuissants, les parents décident de faire appel au Capitaine, étrange personnage à mi-chemin entre le dresseur de fauves et le pédagogue. Celui-ci, qui a pour mission de mater les adolescents, les fait embarquer sur son navire, avatar flottant de la maison de redressement. Mais les mauvais garçons se révoltent et font naufrage sur une île dont la végétation ensorcelante va les métamorphoser à jamais.

Si le scénario peut à première vue apparaître comme un prétexte à la fantaisie, sa construction sophistiquée et le déploiement de l'aventure lui confèrent une ampleur qui l'éloignent du pur film expérimental où la forme l'emporte souvent sur l'intrigue. Nourrie de mille et une références, la trame des *Garçons sauvages* joue sur le pastiche, empruntant à la robinsonnade, notamment aux romans de Jules Verne comme *Deux ans de vacances*, à la science-fiction – on pense à *L'île du docteur Moreau* de H.G. Wells – ou encore à la mythologie ovidienne. Dans ce récit d'apprentissage aux airs de conte cruel ou de rêve éveillé s'entremêlent les veines surréaliste, merveilleuse et sadienne. La représentation d'une cruauté raffinée et arbitraire, manifeste à travers les sévices infligés au personnage incarné par Nathalie Richard, semble inspirée de Sade ou de la littérature décadente, tandis que l'importance de la révolte et de la contestation, ici moteur de l'action, et la qualité onirique de certains éléments de la narration rappellent les principes du surréalisme. Quant au merveilleux, il infuse toute la deuxième moitié du film par son décor féerique et psychédélique – cette île des plaisirs où tous les fantasmes prennent vie. De même, le sort réservé aux mauvais garçons, révélé à la toute fin du film, n'est pas sans évoquer la punition de Pinocchio et des garnements qu'il fréquente.

L'incorporation de références aussi multiples qu'éclectiques dans *Les Garçons sauvages* et la juxtaposition de motifs ou de tonalités contradictoires – humour et cruauté, utopie et grotesque – sont le signe d'un brouillage des frontières, d'une confusion des genres qui fonde la singularité du film. C'est que Bertrand Mandico place la parodie, le travestissement, et l'inversion au cœur de son travail et nous offre avec *Les Garçons sauvages* une fable féministe particulièrement audacieuse. En proposant à des actrices d'incarner des personnages masculins, en jouant sur une forme d'androgynie, le réalisateur brouille la question du genre de manière vertigineuse. Comme le recommande le docteur Séverin(e) à Hubert, il faut « voir au-delà des apparences » et déjouer les faux-semblants. Dans l'univers des *Garçons sauvages*, tout est leurre : la virilité n'est qu'un masque, la force une comédie, les plantes dissimulent d'étranges secrets et les méchants ne sont pas ceux qu'on croit. Par-delà le caractère révolutionnaire de l'intrigue, qui réserve au spectateur un final à la fois éblouissant et truculent, on ne peut qu'applaudir devant la hardiesse d'un réalisateur capable de proposer à ses comédiennes des rôles aussi inédits, dans lesquels elles s'illustrent toutes par leur brio.

Difficile d'énumérer toutes les raisons qui président à la magie du film de Bertrand Mandico, de la beauté glorieuse de ses images à la bande-son envoûtante et organique, de la singulière érotisation de son univers à la poésie de ses dialogues... en embarquant dans le sillage des *Garçons sauvages*, préparez-vous à une plongée en eaux troubles.

Par Sophie Yavari, *culturopoing.com*

Critiques Presse :

« Les Garçons sauvages est nacré comme une perle, blanc comme le sperme et noir comme le sang, étincelant comme un diamant, et traversé d'éclats technicolors sidérants. » **Les Cahiers du cinéma**

« En guise de premier long-métrage, Bertrand Mandico nous offre une épopée au cœur d'une imagerie aussi gothique que queer. Ce travail sur les corps et les désirs ne plaira pas aux censeurs de Civitas... une raison de plus d'en faire un film culte ! » **aVoir-aLire.com**

« Un tourbillon de liberté, d'aventure, de poésie et d'érotisme. » **Les Inrockuptibles**

« Un premier long-métrage en incessant trompe-l'œil et volutes incandescentes, coup d'essai prometteur d'un auteur repéré depuis longtemps pour ses films courts. » **Le Nouvel Observateur**

« Cette féerie baroque aux accents décadents révèle un talent tapi depuis presque vingt ans dans l'ombre des courts métrages : Bertrand Mandico, le plus fou et sensuel des nouveaux conteurs, totalement obsédé, archi-cinéphile. » **L'Humanité**

|  |   |
|--|---|
| <p><b>Prochaines séances :</b></p> <p><b>Makala</b><br/>Dimanche 08 avril 19h00<br/>Lundi 09 avril 14h00</p> <p><b>La Solitude du coureur de fond</b><br/>Jeudi 12 avril 18h30</p> | <p><b>Court métrage :</b></p> <p><b>Une nuit à la médiathèque</b><br/>Labodanim – Animation – 2'59</p> <p><b>Court métrage d'animation réalisé par une équipe de 12 apprentis cinéastes à l'occasion des 10 ans de la Médiathèque de Mâcon</b></p> <p>Une balade nocturne dans les coulisses de votre médiathèque avec un guide pas comme les autres...</p> |
|--|---|

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018  
Adhérer, c'est soutenir l'association  
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \* \* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :  
Emboîné 6€ Normales 6,50€  
(hors week-ends et jours fériés)